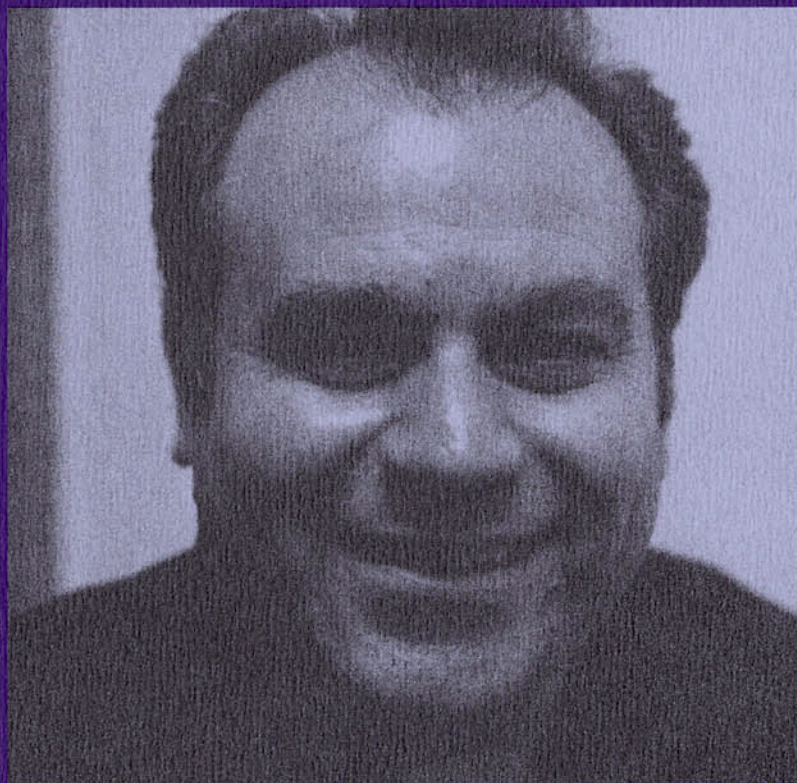


LES ITALIENS



AU CANADA

Bruno Ramirez

Les groupes ethniques au Canada La société historique du Canada

ISBN 0-88798-242-5 Les Groupes ethniques du
Canada
ISSN 1483-9512 Les Groupes ethniques du Canada
(imprimé)
ISSN 1715-8591 Les Groupes ethniques du Canada
(En ligne)

LES GROUPES ETHNIQUES DU CANADA

Publié par la Société historique du Canada avec l'aide de la Direction du
multiculturalisme du gouvernement du Canada.

Ottawa, 1989

Brochure No. 14

Imprimé par Keystone Printing Ltd., Saint John, N.B.

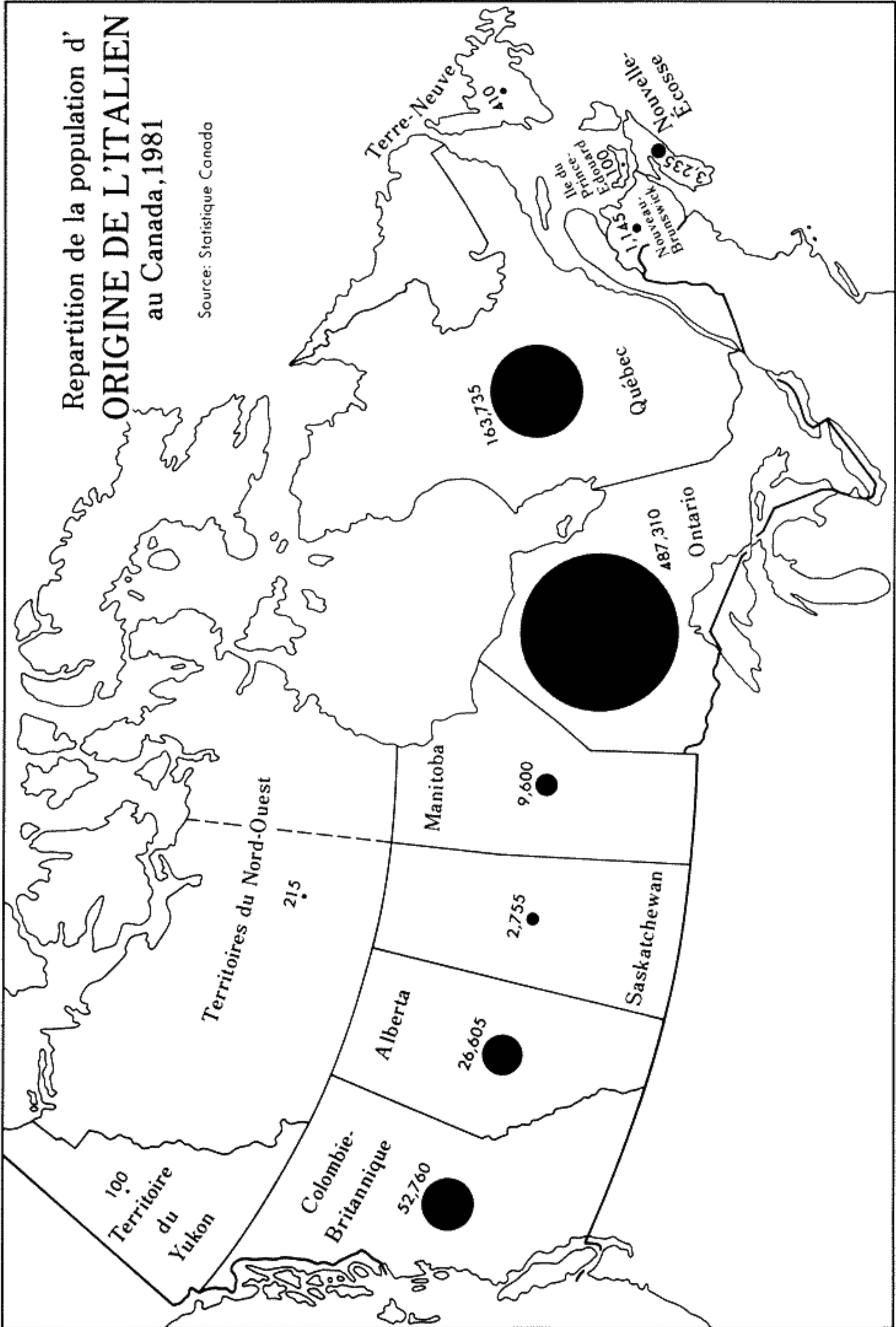
LES ITALIENS AU CANADA

BRUNO RAMIREZ

traduit de l'anglais par Christiane Teasdale

Repartition de la population d'
ORIGINE DE L'ITALIEN
au Canada, 1981

Source: Statistique Canada



LES ITALIENS AU CANADA

Bruno Ramirez

I — L'ITALIE, PAYS D'ÉMIGRATION

L'émigration a profondément marqué la vie sociale et économique de l'Italie depuis son unification, achevée en 1861. En effet, sitôt calmée l'agitation sociale et politique entourant la formation du nouvel Etat, elle prit rapidement l'aspect d'un vaste mouvement touchant presque l'ensemble du pays. Entre 1861 et la fin du 19^e siècle, sept millions d'Italiens choisissent d'émigrer. Le mouvement prend une ampleur sans précédent lorsqu'en 1901, année record dans l'histoire de l'émigration italienne, sur une population de 33 millions d'habitants, non moins de 533,245 Italiens franchissent la frontière pour aller travailler et vivre à l'étranger. Du coup, l'émigration devient le principal problème social et économique du pays.

L'exode ne sera freiné que par les bouleversements sociaux qu'entraînent les deux guerres et la prise du pouvoir par les fascistes en Italie (1922-1943). Mais en regard d'un phénomène qui s'étend sur un siècle, ces événements ne constituent que de simples parenthèses puisqu'à l'issue de la Deuxième Guerre mondiale, le fléau de l'émigration réapparaît avec une puissance accrue: au cours des 30 années subséquentes, un autre sept millions d'Italiens quittent leur patrie.

Bien que pendant les périodes de conflits politiques intenses — comme les années 1850, les années 1890, ou encore les années 1920 — d'importants contingents de militants aient été forcés de s'expatrier pour échapper aux persécutions politiques, le phénomène de l'émigration en Italie tire surtout son origine des conditions économiques existant au pays. Il existe le plus souvent derrière l'action d'émigrer une volonté d'échapper à la pauvreté et aux privations matérielles, et de rechercher un avenir meilleur à l'étranger.

Dès le 18^e siècle, des artisans itinérants originaires de diverses villes italiennes se rendaient dans les principales capitales de l'Occident et de l'Orient pour y vendre leurs rares savoir-faire, et dans plusieurs autres régions du Nord, les migrations saisonnières par-delà les frontières française, suisse et autrichienne étaient entrées dans les moeurs depuis plusieurs générations. Mais l'exode qui succède à l'unification de l'Italie provient en grande partie des conséquences politiques et économiques du passage au capitalisme industriel, de même que d'une transformation sans précédent du marché mondial du travail.

L'industrialisation de l'Italie est caractérisée dès le début par un degré considérable de concentration territoriale. Son effet le plus immédiat consiste à accentuer les disparités déjà existantes entre les régions commercialement avancées et celles qui accusent un retard sur le plan des ressources économiques et des infrastructures. C'est donc dans les zones septentrionales plus avancées de

la péninsule — tels le Piémont et la Lombardie — que la présence d'une classe moderne d'entrepreneurs, jointe à la proximité des principaux circuits commerciaux de l'Europe, créent les conditions les plus propices à un décollage industriel. Ces facteurs ne doivent évidemment pas être dissociés des politiques économiques et fiscales introduites par le nouvel Etat italien, politiques qui ont pour effet de favoriser l'industrie au détriment de l'agriculture. Dans une économie capitaliste qui n'a pas connu de révolution agricole, les lourdes charges fiscales qui accablent les entreprises agricoles aggravent les conditions de vie des fermiers et des paysans. Conséquemment, les régions dont l'agriculture locale ne parvient pas à s'intégrer dans une économie industrielle en expansion se retrouvent inévitablement marginalisées et sous-développées.

Le fait que les premières régions à connaître une émigration massive soient voisines des principaux pôles d'industrialisation n'est pas une coïncidence. Dans les campagnes entourant des centres industriels tels que Turin, Gênes, Livourne, Vicence et Biella, la structure économique et sociale qui survivait depuis des générations est rapidement emportée par les effets déstabilisants des nouvelles forces de production. Les émigrants qui fuient ces régions ne sont pas seulement les paysans et les petits fermiers qui font les frais d'une agriculture commerciale en expansion; on compte parmi eux un grand nombre d'artisans dont les métiers traditionnels ont été supplantés par les nouvelles techniques de fabrication manufacturière. On trouve également parmi leurs rangs de petits marchands qui assistent, impuissants, à la disparition des marchés locaux qui depuis longtemps servaient de base à leurs activités économiques. Les régions du Nord sont bien sûr les plus directement affectées par ce processus de déstabilisation économique, voilà pourquoi au cours des 30 années qui succèdent à l'unification de l'Italie, ce sont ces régions qui fournissent les plus importants contingents d'émigrants. Ainsi, jusqu'en 1891, 67% de la population émigrante est originaire du Nord, contre 11% des régions du centre et 22% du Sud.

Ces chiffres cachent toutefois une tendance qui met une ou deux décennies à se développer et ne se révélera pleinement qu'au début du 20^e siècle: l'apparition d'un mouvement migratoire important qui s'étend à toutes les régions du Sud sitôt que les effets du nouvel ordre économique se font sentir. Le Sud est mal préparé pour faire face à ses exigences. Les populations rurales essaient d'abord de se protéger en exploitant à l'extrême une économie de subsistance séculaire. Mais la commercialisation anarchique du bois de construction dans la période qui succède à l'Unification aura des conséquences tragiques sur la condition du sol dans de vastes zones agricoles; plusieurs régions vallonnées et montagneuses verront se rompre à jamais le fragile équilibre entre pâturage et agriculture. A court d'argent, des propriétaires fonciers essaient de réaliser des profits rapides en négligeant d'effectuer des travaux d'amélioration des terres et en imposant à leur main-d'oeuvre agricole des conditions de vie et de travail pénibles. Mais bientôt l'appauvrissement du sol, la pénurie chronique de capitaux et un endettement croissant dominant, précipitant ces régions dans un état de stagnation économique dont seules quelques-unes pourront se rétablir. Au

début du 20^e siècle, l'épicentre de l'exode s'est donc déplacé vers ces régions et "la Question méridionale" est devenue le problème majeur autour duquel se heurtent les forces politiques du pays.

Lorsqu'en 1907, le Parlement italien entreprend l'une des enquêtes les plus complètes portant sur les conditions de l'agriculture dans le Sud, pour la plupart des observateurs, les facteurs liant l'émigration au sous-développement agricole et à la stagnation économique sont maintenant apparents. On ne peut désormais séparer "la Question méridionale" de celle de l'émigration. Il suffit de lire les nombreux rapports et témoignages des contemporains: on émigre pour échapper à l'usure, pour parvenir à payer ses dettes, ou pour assurer une dot à sa fille, à sa soeur; certains partent avec l'espoir d'accumuler les épargnes nécessaires à l'achat d'un petit lopin de terre; un grand nombre de jeunes gens décident d'aller travailler comme salariés à l'étranger plutôt que de perdre deux ans de leur vie dans l'armée comme conscrits. Pendant que les villages du Sud se vident de leur jeune main-d'oeuvre et que les politiciens continuent de débattre entre eux du moyen de résoudre la crise, il apparaît bientôt évident que les émigrants ont trouvé leur propre solution à "la Question méridionale". Il s'agit, il est vrai, d'une solution qui sanctionne l'état de dépendance structurelle du Sud vis-à-vis du Nord; mais elle permet néanmoins à des milliers de paysans de s'insérer dans certains des secteurs les plus avancés de l'économie nord-atlantique et de lier leur destinée non pas à une patrie qui les a trahis et humiliés, mais à de lointaines sociétés dans lesquelles l'exploitation salariale recèle par contre les germes d'une vie nouvelle.

Au moment où elle émerge des ruines de la Deuxième Guerre mondiale, l'Italie se retrouve avec une structure économique marquée par cette profonde division entre le Nord et le Sud. Le fascisme non seulement a fait peu pour changer cette réalité, mais en interrompant le courant d'émigration et en favorisant l'augmentation de la natalité, il a accéléré la formation d'un énorme réservoir de main-d'oeuvre qui deviendra à son tour, au moment de la reconstruction de l'Europe après la guerre, la principale ressource offerte par le leadership politique de la nouvelle république à ses partenaires internationaux. Une nouvelle génération d'émigrants choisissent la voie empruntée par leurs oncles et grand-pères quelques décennies plus tôt. D'autres mettent le cap sur des pays qui n'ont été que peu touchés par la première vague d'émigration. Il n'est sans doute venu à l'idée de personne à l'époque que les Italiens formeraient un jour l'une des communautés immigrantes les plus importantes au Canada.

II — L'ÉMIGRATION ITALIENNE AU CANADA

Historiquement, le mouvement d'émigration de l'Italie a rayonné vers trois principales zones géographiques: l'Europe de l'Ouest, l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord. Le choix de l'Europe de l'Ouest s'explique aisément en raison de la proximité géographique de cette région. Quant aux destinations outre-mer, c'est surtout l'Amérique du Sud — et en particulier le Brésil et

l'Argentine — qui a d'abord attiré les plus forts contingents d'immigrants italiens. Longtemps tributaires de l'immigration en provenance des îles Britanniques et du nord de l'Europe, les Etats-Unis n'ont ouvert leur porte à de forts contingents d'immigrants du sud et de l'est de l'Europe qu'à partir des années 1880. Au moment où l'économie américaine s'engage dans un cycle d'expansion industrielle sans précédent et qu'un besoin pressant de main-d'oeuvre se fait sentir, les Etats-Unis deviennent le principal lieu de destination outre-mer des émigrants italiens. Entre 1880 et 1920, quatre millions d'Italiens débarquent aux Etats-Unis. C'est dans le contexte de ce vaste processus d'industrialisation affectant une grande partie de l'Amérique du Nord que le Canada devient un lieu de destination pour les émigrants italiens. Le courant migratoire dirigé vers le Canada développera rapidement ses propres dynamiques; initialement, son volume demeure toutefois assez limité, surtout si on le compare à celui qui s'oriente vers les Etats-Unis, mais il s'accroîtra considérablement lors de la seconde vague d'émigration, après la Deuxième Guerre mondiale.

Au cours du 19^e siècle, la présence des Italiens au Canada est presque limitée à Montréal, mais à mesure qu'on progresse dans le siècle, de petits noyaux italiens font leur apparition à Toronto et dans la vallée de l'Okanagan. Ces premiers immigrants, des hommes célibataires pour la plupart, sont surtout des commerçants ou des artisans attirés par les possibilités qu'offrent des centres commerciaux en pleine croissance. C'est parmi eux que se recrutera en grande partie le leadership communautaire qui fournira ultérieurement certaines infrastructures de base lorsqu'il y aura afflux de travailleurs italiens. Ce n'est en effet que vers la fin du siècle que les Italiens commencent à arriver massivement au Canada. Liée aux vastes projets de construction de canaux et de réseaux ferroviaires, de même qu'à l'exploitation des ressources naturelles, la première vague d'immigration a un caractère temporaire et saisonnier. Dès 1888, on sait qu'environ 600 ouvriers italiens travaillent à la construction de la ligne Hereford, dans le sud-est du Québec. D'autres contingents assez nombreux ont trouvé de l'emploi dans l'arrière-pays ontarien et dans l'Ouest. Le plus souvent, ces premiers immigrants ont été recrutés directement dans les grandes régions métropolitaines des Etats-Unis. A la fin de la saison, ceux qui ne retournent pas aux Etats-Unis ou dans leur village en Italie ont tendance à converger vers Toronto, Montréal ou Vancouver, là où les possibilités de trouver de l'emploi et un endroit pour se loger pendant les mois d'hiver sont plus tangibles. Toutefois, l'apparition à Montréal et à Toronto d'agents de placement influents et astucieux, travaillant de concert avec les lignes de paquebots, permettra bientôt de recruter directement des travailleurs en Italie, jetant ainsi les bases d'un courant migratoire permanent entre l'Italie et le Canada.

Les statistiques démontrent clairement l'attraction croissante qu'exerce le Canada sur les émigrants italiens. (Voir le Tableau 1.) Selon les statistiques italiennes, entre 1890 et 1898, 360 immigrants italiens en moyenne arrivent chaque année au Canada. A partir de 1899, ce nombre franchit le cap du millier, atteignant rapidement 5,930 immigrants en 1905. C'est en 1913 qu'on observe la

TABLEAU 1
IMMIGRATION ITALIENNE AU CANADA (1901 -1978)

Années	Nombre	% de l'immigration totale du Canada
1901 - 1910	58,104	3,5
1911 - 1920	62,663	3,7
1921 - 1930	26,183	2,1
1931 - 1940	3,898	2,4
1941 - 1950	20,682	4,2
1951 - 1960	250,812	15,9
1961 - 1970	190,760	13,5
1971 - 1978	37,087	3,1

crête du mouvement, alors que 27,704 Italiens arrivent au Canada. En raison surtout de la croissance naturelle, la population d'origine italienne vivant au Canada s'élève en 1921 au nombre de 66,769 personnes. Le début des années 1920 voit se réactiver le courant migratoire en provenance de l'Italie, mais c'est seulement à partir de la fin des années 1940 que l'émigration italienne au Canada va se transformer en un mouvement important. (Voir le Tableau 2.) Entre 1948 et 1972, l'Italie deviendra la seconde source d'immigration canadienne après la Grande-Bretagne.

Plusieurs facteurs ont favorisé le développement de ce mouvement d'immigration. D'abord, l'évolution particulière du marché du travail canadien a engendré une demande croissante de main-d'oeuvre non spécialisée et disposée à accepter aussi bien les incertitudes du travail saisonnier que les épreuves physiques liées aux travaux de construction de chemins de fer et de canaux. En 1904, sur une main-d'oeuvre totale de 8,576 hommes à l'emploi du Canadien Pacifique, 3,144 sont Italiens. On peut supposer que bon nombre de ces travailleurs italiens ont été introduits au Canada par l'entremise d'agents de placement de Montréal ou de Toronto (connus sous le nom de *padroni*). Moins restrictives que leurs équivalentes américaines, les lois canadiennes sur l'immigration accordent une plus grande liberté aux *padroni* et aux employeurs quant aux formes de recrutement qu'ils utilisent — tel le travail sous contrat, déclaré illégal aux

TABLEAU 2
COMPOSITION DE LA POPULATION CANADIENNE
D'ORIGINE ITALIENNE
(1871-1981)

Années	Hommes	Femmes	Total	% de la population canadienne
1871	?	?	1,035	0,03
1881	?	?	1,849	0,04
1891	?	?	2,795*	0,06
1901	?	?	10,834	0,20
1911	34,651	10,760	45,411	0,63
1921	39,722	27,047	66,769	0,75
1931	55,141	43,032	98,173	0,94
1941	61,669	50,956	112,625	0,97
1951	84,914	67,331	152,245	1,08
1961	240,905	209,446	450,351	2,46
1971	383,955	346,865	730,820	3,38
1981	389,995	357,975	747,970	3,10

* Individus nés en Italie.

Etats-Unis dès les années 1880. De plus, les patterns très répandus de migration de retour qui caractérisent la première phase du mouvement d'immigration génèrent leur propre réseau d'information, contribuant à faire connaître davantage le Canada à d'autres Italiens qui songent à émigrer. Il est important d'ajouter à ces dynamiques initiales l'effet d'accélération produit par la formation de chaînes migratoires reliant des villages italiens à certains lieux spécifiques au Canada. Des études récentes montrent que vers la fin de la première décennie du 20e siècle, diverses chaînes migratoires — basées sur les réseaux de parenté aussi

bien que sur les liens d'amitié unissant les habitants d'un même village — relie Montréal à plusieurs dizaines de villages des régions du sud du Molise et de la Campanie. Ces réseaux servent de mécanismes de support pour les individus et les familles arrivant à Montréal, et contribuent à jeter les bases d'une vie communautaire plus équilibrée. Des tendances comparables ont été observées dans l'histoire de l'implantation des Italiens à Toronto et dans d'autres villes canadiennes. (Toutes les régions du sud de l'Italie, à l'exception de la Sardaigne, deviennent d'importantes sources d'immigration pour le Canada; les régions de Latium et des Marches, au centre de l'Italie, envoient également de forts contingents d'immigrants tandis que les Italiens du Nord qui choisissent le Canada sont surtout originaires de la région du Frioul et de la Vénétie.)

Lorsqu'après la Deuxième Guerre mondiale, le mouvement d'immigration de l'Italie se réactive, des forces socio-économiques analogues à celles décrites ci-haut sont en jeu. Favorisée par l'expansion sans précédent que connaît le marché du travail canadien dans l'après-guerre, l'Italie devient le principal pourvoyeur de main-d'oeuvre spécialisée et de manoeuvres. Ce fait nouveau est d'ailleurs fortement encouragé par la politique de parrainage promulguée par le gouvernement canadien: les immigrants éventuels peuvent être admis au Canada pourvu que des parents résidents acceptent de servir de parrains et d'être responsables financièrement des nouveaux venus pendant la période de leur établissement. Plus que tout autre groupe d'immigrants, les Italiens profitent de l'occasion: de tous les Italiens qui entrent au Canada entre 1946 et 1967, plus de 90% sont parrainés par leur parenté canadienne. L'un des effets de cette politique est donc de réactiver les réseaux migratoires reliant les deux pays, réseaux qui avaient été rompus par le fascisme et la guerre. Au même moment, de nouveaux réseaux apparaissent, jouant le même rôle que des mécanismes d'attraction et contribuant à la composition régionale spécifique que l'on retrouve dans les diverses communautés italo-canadiennes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le nombre d'immigrants italiens diminue de façon radicale dès 1967, lorsqu'est promulguée une nouvelle politique de l'immigration qui restreint le système de parrainage et sélectionne les nouveaux arrivants à partir de considérations liées au marché du travail. En 1972, les Italiens ne comptent que pour 3,8% du nombre total d'immigrants qui entrent au Canada.

III — LES ITALIENS AU CANADA

a. *Le choix d'une vie urbaine*

En dépit du degré élevé de mobilité géographique qui marque l'expérience des premiers contingents de travailleurs italiens au Canada, dès la première décennie du 20^e siècle, les communautés italiennes, ou les "colonies", comme on les désignait souvent, font désormais partie du paysage urbain de quelques-unes des principales villes canadiennes. En 1911, plus des deux tiers de la population d'origine italienne est concentrée à Montréal et à Toronto. Cette tendance se trouve renforcée au cours de la seconde vague d'immigration, de telle sorte qu'en

TABLEAU 3

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DE LA POPULATION CANADIENNE
D'ORIGINE ITALIENNE (1901-1981)

Année	Maritimes		Québec		Ontario		Prairies		Colombie-Britannique		T,N,O,	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
1901	357	(3,3)	2,805	(25,9)	5,233	(48,3)	329	(3,0)	1,976	(18,2)	134	(1,2)
1911	1,378	(3,0)	9,608	(20,9)	21,440	(46,6)	3,473	(7,6)	9,997	(21,8)	67	(0,1)
1921	2,013	(3,0)	16,141	(24,2)	33,355	(50,0)	6,650	(10,0)	8,587	(12,8)	23	(0,0)
1931	2,330	(2,4)	24,845	(25,3)	50,536	(51,5)	8,185	(8,3)	12,254	(12,5)	23	(0,0)
1941	2,794	(2,5)	28,051	(24,9)	60,085	(53,3)	8,368	(7,4)	13,292	(11,8)	35	(0,0)
1951	3,288	(2,2)	34,165	(22,4)	87,622	(57,6)	9,906	(6,5)	17,207	(11,3)	57	(0,0)
1961	5,278	(1,2)	108,552	(24,1)	273,864	(60,8)	23,914	(5,3)	38,399	(8,5)	344	(0,0)
1971	5,750	(0,8)	169,655	(23,2)	463,095	(63,4)	38,115	(5,2)	53,795	(7,4)	410	(0,0)
1981	4,790	(0,6)	163,735	(21,9)	487,310	(65,2)	38,960	(5,2)	52,760	(7,1)	?	(?)

1976, non moins de 90% de la population italienne se trouve concentrée dans des centres urbains de 100,000 habitants ou plus, et 69% dans des villes de plus d'un million d'habitants. Si l'on traduit ces chiffres au niveau des provinces, on constate que l'Ontario et le Québec sont devenus le choix résidentiel de plus des deux tiers de la population immigrante italienne. Mais alors qu'en Ontario une proportion considérable de cette population s'est établie dans des centres urbains autres que Toronto — tels Ottawa, Hamilton, Guelph, Windsor ou Thunder Bay — au Québec, la population italienne est demeurée traditionnellement concentrée dans la région de Montréal. Ailleurs au Canada, le schéma est semblable à celui que l'on observe en Ontario. Ce sont des villes importantes comme Vancouver, Edmonton et Winnipeg qui ont attiré les plus importants contingents d'immigrants, bien qu'il existe des populations italiennes dans des villes plus petites comme Nanaimo et Kitimat en Colombie-Britannique, Calgary et Lethbridge en Alberta, ou Transcona et Saint-Boniface au Manitoba. Dans les provinces atlantiques, les communautés les plus importantes historiquement sont celles qui se sont développées dans les centres miniers et producteurs d'acier du Cap Breton. La plupart de ces petites populations urbaines n'ont pas encore reçu l'attention des historiens de l'immigration.

A première vue, une préférence aussi manifeste pour la vie urbaine peut sembler difficile à réconcilier avec l'origine principalement paysanne de cette population immigrante. Cependant, la commune agricole typique d'où viennent ces immigrants ressemblait davantage à un îlot urbain inséré au coeur d'une campagne montagnaise. Dans la plupart des cas, ces "villages agricoles" avaient une population s'élevant entre 2,000 et 10,000 habitants. Du fait qu'il était le lieu de résidence de toute la population, y compris celle engagée dans l'agriculture, même le plus petit village agricole possédait une longue tradition d'activités socio-économiques et culturelles. Dans les régions qui fournirent les plus forts contingents d'émigrants au Canada, les fermiers vivant isolés sur leur ferme représentaient l'exception plutôt que la règle.

On peut également expliquer ce choix de résider dans les moyennes et grandes villes canadiennes par les dynamiques particulières du marché du travail canadien, de même que par le profil professionnel des immigrants italiens. Après leurs premières expériences de travail dans l'arrière-pays canadien, les travailleurs italiens sont généralement attirés par les grands centres urbains comme Montréal, Toronto et — quoiqu'à un degré plus faible — Vancouver. La croissance rapide de ces villes au début du 20e siècle crée une forte demande de journaliers, particulièrement dans la construction et l'entretien des réseaux routiers de la ville, des systèmes d'égoût et autres infrastructures urbaines. En outre, les gigantesques usines de matériel roulant des chemins de fer à Montréal et à Toronto emploient un nombre croissant de travailleurs italiens. La ville offre parallèlement aux immigrants italiens qui ont le sens des affaires la possibilité de mettre sur pied de petites entreprises ou d'exercer des métiers artisanaux appris autrefois au village. Dans l'espoir d'accumuler un capital initial, si modeste soit-il, certains immigrants italiens supportent des années de privations et

d'incertitude en travaillant comme journaliers. Plusieurs voient leur rêve devenir réalité à mesure que boutiques de coiffeur, cordonneries, épiceries, fruiteries, boulangeries et autres petites entreprises commencent d'apparaître ça et là dans les quartiers italiens. Desservant surtout une clientèle italienne, ces entreprises serviront de tremplins pour une carrière prospère. Comme le montrent les recherches de John Zucchi, les immigrants du village agricole sicilien de Termini Imerese, qui possédaient déjà une bonne connaissance du commerce des fruits, sont capables, une fois à Toronto, de pénétrer ce secteur de l'économie urbaine et d'en acquérir presque le monopole. D'autres immigrants découvrent des moyens moins ambitieux d'utiliser leurs connaissances en matière d'agriculture et de les adapter à un environnement urbain. A Montréal, par exemple, de nombreux immigrants italiens trouvent de l'emploi comme jardiniers pour les riches familles de Westmount. Par ailleurs, le peuplement du Mile-End (qui deviendra la principale "Petite Italie" de Montréal) dans les banlieues nord de la métropole semble avoir été en grande partie stimulé par l'existence de terrains vagues, lesquels permettent de cultiver un potager et donc d'assurer à l'économie familiale un soutien additionnel.

A mesure que les enclaves résidentielles italiennes commencent de s'étendre et d'acquérir une vie qui leur est propre, elles exercent une forte attraction sur les nouveaux venus. Ces derniers peuvent dès lors assister à la messe dans une paroisse italienne, faire leurs achats dans leur propre langue, célébrer avec des amis et des parents leur saint patron, et il est même de plus en plus probable qu'ils puissent rencontrer un conjoint éventuel et fonder une famille. Dans une plus faible mesure, on a observé des dynamiques semblables dans d'autres centres urbains où se sont établies des populations italiennes: des centres importants du réseau ferroviaire comme Fort William ou Port Arthur, des centres miniers ou producteurs d'acier comme Sudbury, Glace Bay, Hamilton et Sydney, ou encore une capitale de l'industrie du bois comme Vancouver. Pour la majorité des nouveaux arrivants italiens au cours de la grande vague d'immigration de l'après-guerre, le système de parrainage est un facteur déterminant dans le choix d'une destination urbaine. Par ailleurs, dans les régions industrielles et métropolitaines de l'Ontario et du Québec les Italiens sont attirés surtout par l'industrie de la construction, l'industrie légère et les services (notamment le commerce). Ces tendances se trouvent renforcées du fait qu'une plus grande proportion des nouveaux venus, si on la compare à celle des immigrants du début du 20^e siècle, possèdent une expérience de travail diversifiée, acquise le plus souvent au cours de migrations précédentes dans le nord de l'Italie ou dans d'autres pays européens. Il en résulte un taux de syndicalisation plus élevé, tant dans la construction que dans certains des secteurs manufacturiers les plus importants. Enfin, un autre aspect de la période d'immigration de l'après-guerre pouvant expliquer cette préférence pour la vie urbaine est la proportion relativement élevée des femmes italiennes qui ont fait leur entrée sur le marché du travail. Bien que dans la plupart des cas cette main-d'oeuvre féminine ait été absorbée par l'industrie du vêtement, sa présence n'en reflète pas moins une

stratégie particulière d'implantation et une conception bien définie de l'économie familiale.

b. *Le familialisme italien dans le contexte canadien*

Plusieurs études portant sur l'immigration italienne au Canada ont souligné le rôle de premier plan que joue la famille (nucléaire aussi bien qu'étendue) comme agent d'adaptation aux nouvelles réalités socio-économiques de la société d'accueil. Les immigrants italiens apportaient avec eux une notion de la famille reposant sur les strictes normes d'autorité, de responsabilités réciproques et d'honneur. La famille était perçue essentiellement comme une coopérative dont le bien-être matériel et affectif dépendait des rôles spécifiques que ses différents membres étaient appelés à jouer. Le rôle traditionnel du père en tant que pourvoyeur et gardien de la moralité de la famille avait tendance à renforcer les limites domestiques à l'intérieur desquelles épouses et filles devaient s'acquitter de leurs rôles. Mais les tâches domestiques impliquaient de nombreuses responsabilités essentielles au maintien de l'économie ménagère paysanne. La production d'articles maisons destinés tant à l'usage de la famille qu'au marché local, la préparation des aliments pour la conservation, l'élevage d'animaux domestiques, la culture d'un potager, toutes ces tâches se trouvaient intégrées dans les fonctions de reproduction normales de l'épouse ou de la mère. On désapprouvait généralement le travail salarié à l'extérieur du foyer, à moins qu'il ne s'agisse d'un travail de groupe — comme il arrivait au temps des moissons — exécuté en compagnie de parentes ou de femmes du village dignes de confiance.

Dans l'univers urbain de la ville canadienne, les immigrants italiens cherchent à préserver leurs valeurs familiales, les ajustant au besoin aux nouveaux impératifs économiques. Bon nombre des tâches domestiques mentionnées ci-haut peuvent être transplantées dans le nouveau cadre urbain et du reste, elles se révèlent essentielles à la survie matérielle de la famille. Etant donné la prépondérance numérique des hommes célibataires au cours des premières phases de l'établissement des Italiens, les femmes italiennes ont la possibilité de prendre des pensionnaires, incorporant ainsi à leurs fonctions domestiques habituelles une tâche rémunératrice. Il ne fait pas de doute qu'au début de l'implantation italienne et dans l'entre-deux-guerres, il s'agit de la forme la plus répandue de travail rémunéré exécuté par des Italiennes. En effet, les familles italiennes ont généralement tendance à dépendre plus volontiers des revenus additionnels qu'apportent les enfants que de permettre qu'épouses et mères travaillent à l'extérieur. En fait, les premières Italiennes qui travailleront à l'extérieur sont des jeunes filles de la seconde génération dont la majorité seront employées dans l'industrie du vêtement à Montréal et à Toronto.

Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale qu'on assiste à l'arrivée massive des immigrantes italiennes sur le marché du travail canadien. L'expansion et la diversification sans précédent de l'économie urbaine offre aux

nouveaux venus italiens un éventail plus large de possibilités dans la poursuite de stratégies économiques qui permettent la préservation de leurs valeurs familiales. Il est certain que l'origine principalement paysanne des Italiennes, de même que les barrières linguistiques, limitent de façon considérable le choix d'emploi à leur disposition. Par conséquent, les Italiennes optent généralement pour des emplois dans l'industrie du vêtement, dans la transformation alimentaire ou dans d'autres industries légères, ainsi que dans les services où elles peuvent travailler et se déplacer en compagnie d'autres Italiennes, souvent des parentes ou des femmes de leur village. Il n'est pas rare qu'elles soient en outre placées sous la surveillance de contremaîtres d'origine italienne, ce qui diminue la pression pour l'apprentissage de l'anglais ou du français. Au cours de leur adaptation au marché du travail canadien, les mères italiennes peuvent compter sur l'appui des membres de la famille ou de la parenté, ou encore sur celui des voisins, qui se chargent du soin des enfants pendant leur absence. Durant leurs grossesses et aussi longtemps que les enfants sont en bas âge, certaines mères italiennes effectuent des travaux de couture à la maison pour des entreprises locales.

Il va sans dire que le revenu additionnel provenant du travail des femmes est d'une importance primordiale dans la poursuite d'une stratégie économique. En fait, au cours des années 1950 et 1960, la plupart des Italiens travaillent dans l'industrie de la construction ou dans des secteurs du marché du travail caractérisés par le travail saisonnier et irrégulier. Mais la contribution monétaire des femmes, aussi bien que celle des enfants, s'inscrit aussi dans un effort de coopération familiale qui vise à atteindre un certain degré de sécurité et d'indépendance. En effet, au nombre des priorités établies par une telle stratégie, l'objectif le plus important est sans doute la possession d'une maison. Ce désir ancestral d'une sécurité économique et psychologique concrétisée dans la propriété devient partie intégrante du folklore de l'immigration italienne: dans l'après-guerre, l'une des chansons les plus populaires en Italie évoque "une petite maisonnette au Canada, avec un bassin et des poissons et beaucoup de lilas, qu'admiraient les passants". Bien que dans cette représentation populaire de la belle vie, l'accent soit mis sur l'aspect esthétique, la possession d'une maison permet aux immigrants italiens de remplir des objectifs économiques et culturels importants. Non seulement leur permet-elle de poursuivre de façon autonome différentes activités liées à l'économie domestique, mais elle leur offre en outre une certaine indépendance, un certain statut dans l'organisation des fonctions sociales au sein de la parenté et des *paesani*.

Le déploiement de ces mécanismes d'ajustement aux nouveaux impératifs économiques a tendance à renforcer les effets de socialisation de la famille. Les enfants italiens, nourris des valeurs familiales traditionnelles d'obéissance, de respect filial, de moralité et de travail assidu, sont censés contribuer à l'effort commun de la famille qui devient donc le lieu d'une intense interaction entre ses membres. Quelque conflictuelle qu'elle puisse être, cette interaction n'en encourage pas moins la continuation des relations, même au delà du mariage, et

attache une valeur à la rétention de la langue maternelle. Dans la famille immigrante type de l'après-guerre, les enfants parlent l'italien (la plupart du temps, un dialecte régional) à la maison, et l'anglais et le français avec leurs professeurs et camarades de classe.

La socialisation des filles fait l'objet d'une surveillance parentale particulière. Ici encore, les parents italiens ont tendance à transplanter dans la ville moderne canadienne une conception bien arrêtée de la vie de famille qui établit des limites très claires à la liberté sociale de leurs filles, de même qu'à leurs espoirs de carrière. Cependant, à la différence du monde paysan qu'ils ont quitté, l'éducation de leurs enfants se prolonge au Canada sur une période de temps beaucoup plus longue, mettant à rude épreuve leur rôle de surveillance. L'assaut des valeurs sociales et culturelles qui marque le milieu éducationnel de plusieurs villes canadiennes à la fin des années 60 et au début des années 70, s'avère un test difficile pour la stratégie d'acculturation de plusieurs familles italiennes, surtout parce qu'il coïncide avec l'entrée massive de la jeunesse italo-canadienne dans les écoles secondaires et les collèges. Bien que la recherche en ce domaine soit fort limitée, on peut toutefois avancer qu'en général, la famille italienne s'est montrée capable d'absorber les chocs du conflit de générations, ouvrant la voie à des *modi vivendi* qui ont permis à certaines valeurs familiales de base de persister dans les années 80. Ainsi, la forte tendance parmi les étudiants italo-canadiens à s'orienter vers le commerce et les métiers techniques, la tendance aussi forte parmi leurs homologues féminines à faire leur entrée sur le marché du travail sitôt leurs études secondaires terminées et à interrompre leur carrière pour se marier, sont la plupart du temps le résultat des conseils des parents et de l'idée que ceux-ci se font de la réussite. En outre, un fort sentiment de responsabilité, d'une obligation morale envers leurs parents vieillissants, porte les jeunes gens à renoncer à une certaine autonomie dans leur vie adulte et conjugale.

L'efficacité de ce type de processus de socialisation a été considérablement accrue par l'insertion de la famille au sein de réseaux de parenté qui fournissent un contexte plus étendu aux relations sociales et culturelles basées sur l'ethnicité. L'importance que revêtent ces relations pour les Italo-canadiens se manifeste fréquemment dans leurs choix résidentiels et dans leur préférence marquée pour un milieu favorisant le voisinage et les rapports personnels. Une étude effectuée à Montréal au milieu des années 60 démontre que sur le nombre d'individus formant l'échantillon, deux Italo-canadiens sur trois (nés au Canada) vivaient dans le même immeuble qu'un parent ou à quelques minutes de marche. L'étude montre également que si l'on exclut les considérations de coût, plus de la moitié des Italo-canadiens composant l'échantillon avaient choisi d'acheter une maison dans un secteur donné parce qu'ils connaissaient déjà le quartier et que des parents et d'autres Italiens habitaient à proximité.

Le rôle de premier plan de la famille n'a été que peu altéré par les déplacements de population survenus dans la plupart des villes canadiennes, de même que par les changements démographiques rapides qui ont affecté la population italo-

canadienne au cours des derniers vingt ans. Dans les années 80, c'est encore le familialisme italien qui continue de fournir à un groupe ethnique dont la présence est devenue partie intégrante de la vie au Canada, les paramètres immédiats de l'acculturation.

c. *Acculturation et associations*

Chez les immigrants italiens, l'importance de la famille et des relations basées sur les liens de parenté n'a pas empêché le développement d'institutions communautaires destinées à recréer un univers culturel propice à la conservation de leurs traditions et de leur identité. On note la présence d'associations ethniques depuis le tout début de l'implantation des Italiens au Canada: à Montréal, au cours des années 1870; à Toronto, au cours des années 1880; à Trail, en Colombie-Britannique, depuis 1905; à Fort Williams, Vancouver, Sydney et dans d'autres villes canadiennes quelques années plus tard. A mesure que s'accroît le volume d'immigration et que l'implantation devient un processus irréversible, la vie des associations devient plus riche et plus variée, fournissant un indice important de la complexité de l'acculturation des Italiens au Canada.

On voit apparaître divers types d'associations selon le contexte local, les besoins de leurs membres et les conjonctures socio-politiques. Il ne fait pas de doute que la forme d'association la plus courante, particulièrement au début de l'implantation, est la société d'entraide. Certains Italiens connaissaient déjà les sociétés d'entraide dans leur village; d'autres les découvrent dans le Nouveau Monde. Il s'agit d'une forme d'association montrant clairement les besoins d'une population immigrante privée des moyens de s'assurer l'accès à la société civile canadienne, et placée dans une position très vulnérable face à l'imprévisibilité du marché du travail et aux dures conditions de travail auxquelles les ouvriers italiens souvent doivent se soumettre. Ayant difficilement accès aux syndicats, qui dans bien des cas leur manifestent de l'hostilité, les travailleurs italiens s'en trouvent d'autant encouragés à devenir membres d'une association. Bien que l'on retrouve les sociétés d'entraide dans presque tous les segments de la population immigrante et indigène, dans le cas des immigrants italiens, elles servent de surcroît à renforcer l'allégeance à un village, à une région. Non seulement leur est-il plus facile de faire confiance à un officier originaire de leur propre village ou région, qu'ils connaissent personnellement, mais grâce à ces associations, ils peuvent en outre se réunir à l'occasion d'événements sociaux ou d'activités de loisir.

La perpétuation du *campanilismo* (l'esprit de clocher) en terre canadienne est un phénomène découlant à la fois de la réalité politico-culturelle que les Italiens ont laissée derrière eux et du rôle important joué par les réseaux migratoires. Le sens très vif d'une identité locale et régionale qui pendant des siècles a marqué la vie des Italiens, n'a été que peu affecté par la création d'un Etat italien, tout particulièrement dans les régions du Sud d'où viennent les plus forts contingents d'immigrants. Il ne faut donc pas s'étonner qu'au début de l'implantation

italienne au Canada, les identités locales et régionales aient eu tendance à l'emporter sur une identité nationale. D'autre part, le regroupement rapide des individus originaires d'une même localité — un effet des chaînes migratoires — a favorisé la reconstitution d'un univers très individualisé qui a fourni les tous premiers paramètres de la vie communautaire des immigrants. La recherche portant sur le processus d'implantation à Toronto et Montréal montre qu'il existe parmi les immigrants originaires d'un même village ou d'une même province, une tendance à former des groupes résidentiels. Les patterns de mariages que l'on observe parmi les immigrants italiens constituent un autre indice de la persistance de cet univers individualisé. Entre 1906 et 1915, deux mariages italiens sur trois célébrés dans les deux paroisses italiennes de Montréal impliquent des époux originaires de la même région, et dans plus de la moitié des cas, les deux époux sont originaires de la même province.

Même si l'esprit de clocher demeurera une constante dans l'histoire des communautés italo-canadiennes (il est encore très vivace aujourd'hui), de nouvelles forces entrent en jeu, qui élargissent les paramètres de la vie communautaire et jettent les bases d'une identité nationale. Pour bon nombre d'Italiens de la première vague d'immigration, c'est au Canada plutôt qu'en Italie que naîtra un sentiment national, ce que favorisent plusieurs facteurs dont notamment la création de paroisses italiennes dans les principaux secteurs d'établissement des Italiens. Dans presque tous les cas étudiés, on note que ces paroisses deviennent le point de convergence de la vie communautaire des immigrants qui s'y retrouvent bien plus en tant que membres d'une communauté nationale qu'en tant qu'individus originaires d'un même village. Nombreux sont ceux pour qui le son des cloches de la paroisse italienne finit peu à peu par couvrir celui, discordant, des dialectes régionaux.

L'expérience de discrimination que connurent au Canada les immigrants italiens joua un rôle au moins aussi important dans l'acquisition d'une identité nationale — tout particulièrement les stéréotypes négatifs apparaissant de plus en plus fréquemment dans les médias canadiens et dans l'opinion publique en général. Au cours des quinze années qui précèdent la Première Guerre mondiale, on représente communément les Italiens du Sud comme un groupe inférieur et grégaire, ayant une prédilection pour les conditions de vie misérables et les actes de violence. Le fait que les Italiens se retrouvent constamment associés au crime contribue à rabaisser la réputation de l'ethnoculture italienne au sein de l'opinion publique canadienne, engendrant parallèlement chez les Italiens une préoccupation commune, laquelle se traduira bientôt dans des activités au sein d'associations qui rejoignent l'ensemble de la communauté.

Des événements internationaux sur lesquels les immigrants n'ont aucun contrôle tel le déclenchement de la Première Guerre mondiale, ont pour effet d'accélérer ce processus. Bien qu'il existe des cas d'immigrants italiens résidant au Canada qui échappent à la conscription, plusieurs autres répondent à l'appel et leur départ pour l'Italie donne souvent lieu à des manifestations publiques de

patriotisme au sein de la communauté.

A Montréal, l'une de ces manifestations survient avant même que l'Italie ne soit entrée en guerre, et il s'en faut de peu qu'elle ne dégénère en une émeute majeure. Lorsque Henri Bourassa, rédacteur en chef de l'influent quotidien *Le Devoir*, écrit un éditorial vibrant de colère dans lequel il accuse l'Italie de couardise parce qu'elle n'entre pas dans le conflit, les leaders de la communauté italienne organisent un rassemblement auquel se joignent des milliers de leurs compatriotes. Leur dénonciation publique des accusations sans fondements de Bourassa suscite une très vive réaction dans l'assistance, à tel point qu'un groupe d'immigrants italiens marche sur l'édifice du *Devoir*, fracassant quelques fenêtres et commettant d'autres actes de vandalisme.

Quand à son tour, l'Italie se jette dans la plus sinistre confrontation qu'ait connue l'Occident, la trépidation avec laquelle les Italiens du Canada suivent les événements militaires ne peut qu'éveiller en eux un sentiment patriotique qui renforce leurs liens collectifs. Les répercussions de ces événements sur la vie des associations italiennes ne tardent pas à se faire sentir. Dans de nombreuses villes canadiennes, on forme des groupes de vétérans italiens; à Toronto, trois sociétés d'entraide se regroupent en 1919 pour créer la *Società Italo-Canadese*, et l'Ordre des Fils d'Italie (une fédération d'associations italiennes née aux États-Unis) fait d'importantes incursions au Canada, devenant par moments le réseau d'associations le plus important de la communauté. L'agitation que provoque la guerre dans la conscience ethnique des Italiens, alliée à l'apparition d'une élite ethnique plus habile, composée d'hommes d'affaires prospères et de professionnels, produit un terrain propice à la redéfinition de l'*italianità* et à la revalorisation de l'image de la communauté aux yeux de la société d'accueil.

Au même moment, des processus démographiques sont en jeu, qui auront pour effet de fissurer les murs de l'insularité propre à plusieurs groupes régionaux italiens. L'interruption du courant d'immigration provoquée par la guerre et le poids démographique croissant des Italiens nés au Canada favorisent l'intégration dans la communauté des divers groupes. Au cours des années 1920, en effet, l'endogamie régionale est en baisse, et dans la seconde moitié de la décennie, quatre mariages sur cinq célébrés dans les paroisses italiennes de Montréal impliquent des époux appartenant à deux groupes régionaux différents.

Le triomphe du fascisme en Italie renforce le sentiment national qui se développe dans la plupart des communautés italiennes. Mussolini prend le pouvoir en 1922 et impose un régime répressif qui à court terme fait régner la loi, l'ordre et la stabilité, ce que bon nombre d'observateurs occidentaux de l'Europe et de l'Amérique du Nord ne tardent pas à interpréter comme les emblèmes du progrès. De même, pour une population immigrante dont plus de la moitié des adultes a quitté l'Italie avant l'avènement du fascisme, emportant l'image d'une patrie où sévissaient l'exclusion politique et l'oppression, les transformations que le régime entreprend d'effectuer ne peuvent qu'être perçues comme des signes de progrès. Parmi ces Italiens, nombreux sont ceux pour qui le fascisme

est moins une idéologie politique et un type de gouvernement qu'un regain d' "*italianità*". Le fascisme, tel qu'importé dans plusieurs communautés immigrantes modestes et peu scolarisées, sert à divers usages. Il apporte un sens du respect à l'égard de la hiérarchie sociale, dont les *prominenti* (notables) de ces communautés savent très bien tirer parti. Il apporte un système complexe de cérémonial public que beaucoup d'immigrants italiens, dans leur désir de respectabilité, sont à même de s'approprier. Dès les années 1920, la plupart des leaders italiens ont compris que la respectabilité ethnique était une condition *sine qua non* pour négocier avec succès l'insertion de leur communauté dans la société civile canadienne.

Mais le fascisme apporte aussi quantité de divisions et de conflits au sein des communautés italiennes, fomentés le plus souvent par les autorités consulaires italiennes qui reçoivent de Rome l'ordre de surveiller ceux qui critiquent le régime. A mesure que s'organise une opposition anti-fasciste, avec son propre leadership et son réseau d'associations, il n'est pas rare que le paysage institutionnel de la plupart des communautés italiennes du Canada prenne l'aspect d'une arène dans laquelle deux élites rivales luttent pour se gagner l'allégeance de la population italienne, et pour modeler ce qu'elles croient être la juste image de l' "*italianità*". Ce processus tortueux d'auto-définition ethnique, source de conflits et de tiraillements, porte en soi les germes d'une tragédie puisqu'il se trouve maintenant inexorablement lié aux vicissitudes politiques de l'ancienne patrie, à l'imprévisible calendrier de la diplomatie internationale. Lorsqu'éclate la Deuxième Guerre mondiale et que l'Italie, parce qu'elle se range du côté des puissances de l'Axe, devient un pays ennemi, les autorités canadiennes se montrent du reste incapables ou refusent de faire la distinction entre conscience ethnique et allégeance politique. Les mesures de sécurité dictées par la situation d'urgence sont immédiatement appliquées à la communauté italienne. Adoptant une notion grossièrement conçue de "ressortissant d'un pays ennemi" (désignant donc tout aussi bien les immigrants italiens non naturalisés que ceux qui le furent après le 1er septembre 1929), les autorités canadiennes passent rapidement à l'action: perquisitions et arrestations massives, surveillance, démantèlement d'une bonne partie du réseau institutionnel, internement de centaines de leaders communautaires censés représenter une menace pour la sécurité nationale, et saisie de leurs biens.

Passée en jugement, l'ethnicité italienne était trouvée coupable de double allégeance. La peur, l'humiliation et le désarroi, compliqués de divisions internes que la guerre contribua à exacerber, créent des blessures profondes qui nuisent à la vie communautaire et découragent la reprise des activités des associations dans plusieurs communautés italiennes. Il faudra l'arrivée massive de nouveaux immigrants italiens pour transformer le paysage institutionnel et ramener à la vie publique une partie du leadership communautaire d'avant-guerre.

La renaissance des associations dans les années 50 et 60 s'effectue suivant des schémas assez semblables à ceux de la période précédente: prolifération

d'associations villageoises ou de clubs régionaux; rôle de premier plan des paroisses italiennes qui se multiplient — surtout dans les grandes villes — à mesure qu'apparaissent de nouveaux pôles résidentiels; création et consolidation de groupes professionnels, industriels et commerciaux. De plus en plus, on voit apparaître des organisations communautaires composées d'Italo-canadiens plus scolarisés et entreprenants qui offrent aux nouveaux venus comme aux résidents plus anciens un grand nombre de services dans des domaines tels que la santé, l'éducation et l'information.

Il est certain que les associations italo-canadiennes de l'après-guerre présentent des nuances diverses selon le contexte politique et culturel particulier dans lequel sont insérées les communautés. Dans la région de Montréal, par exemple, la plupart des associations italiennes ont été mêlées aux conflits linguistiques qui ont marqué la vie de cette province au cours des vingt dernières années. L'insistance avec laquelle les parents italiens revendiquèrent le droit de faire instruire leurs enfants en anglais mena à des confrontations émotives, comme celle qui se produisit à Saint-Léonard en 1967 et qui rendit la plupart des associations italiennes indifférentes, voire hostiles au nationalisme canadien-français de l'époque de Lévesque. Cependant, après les animosités initiales, la plupart des Italiens ont fait preuve de suffisamment de pragmatisme pour distinguer un sentiment nationaliste des droits linguistiques d'une majorité francophone. Ils se sont donc ajustés aux impératifs de la loi 101 (qui fait du français la langue officielle de travail au Québec) et sont souvent désignés comme les meilleurs exemples d'intégration culturelle dans un contexte linguistique chargé d'émotions. Dans la région de Toronto, par contre, les efforts des associations visèrent davantage à faciliter l'accès aux services communautaires et semblent avoir mené à un comportement politique plus diversifié. Enfin, les désaccords entre partisans et adversaires du fascisme qui imprégnaient dans l'entre-deux-guerres la vie des associations, font place à des désaccords et des rivalités entre l'ancien leadership, plus conservateur, et le nouveau, plus politisé, qui conteste sa prétention à se faire le porte-parole de toute la communauté. Leur participation au sein d'associations ethniques n'a pas empêché les travailleurs italiens de jouer un rôle actif dans le mouvement syndical canadien: dans l'industrie de la construction, de l'automobile, de l'acier et du vêtement, le taux de participation est très élevé, surtout depuis les années 60, les travailleurs italiens assumant souvent le rôle de leaders dans les grèves et les affaires syndicales au niveau local.

Depuis le début des années 70, la promulgation d'une politique multiculturaliste qui encourage la rétention de l'ethnoculture tout en distribuant des sommes considérables, a donné une nouvelle impulsion à la vie des associations italo-canadiennes. A partir du milieu des années 70, le réseau d'associations ethniques italiennes et d'organisations communautaires a donné naissance à une configuration institutionnelle qui, à son tour, contribue de façon significative à l'image cosmopolite des principales villes canadiennes. Si les Italo-canadiens, comme la plupart des autres citoyens, se trouvent impliqués dans le phénomène

des déplacements des populations urbaines et de l'étalement de la banlieue, ils sont également rejoints par une presse ethnique dynamique, de même que par la radio et la télévision, lesquelles, à leur façon, contribuent à perpétuer une version ethnique du village global. Si l'on ajoute à cela certains des processus sociaux et culturels mentionnés ci-haut, on ne doit pas s'étonner de ce qu'une fraction appréciable de la population d'origine italienne ait encore la possibilité de travailler, faire des courses, socialiser, lire et écouter exclusivement en italien. Ainsi, plusieurs communautés italo-canadiennes ont depuis longtemps atteint ce que le sociologue Raymond Breton a appelé "la complétude institutionnelle". En pratique, cette complétude a cependant eu tendance à signifier différentes choses selon les individus. Pour certains membres de l'élite communautaire, elle implique que les Italo-canadiens peuvent désormais agir comme un groupe homogène et négocier de la sorte plus efficacement leur ethnicité aux trois niveaux de gouvernement. De l'avis de certains politiciens, elle signifie que le "vote italien" est maintenant suffisamment fort et compact pour être reconnu et courtisé. Aux yeux des observateurs partisans de l'assimilation, la complétude institutionnelle est synonyme de "ghetto ethnique" — une présence étrangère obstinée dont la seule valeur réside dans la contribution folklorique qu'elle apporte au type de cosmopolitisme qu'ils préconisent. Enfin pour certains artistes et intellectuels italiens de la seconde génération, elle représente "une troisième solitude" aux côtés de celles du Canada anglais et du Canada français.

d. *Vers une nouvelle identité?*

Ayant atteint sa "complétude institutionnelle", le Canada italien, troisième groupe ethnoculturel en importance au pays, se trouve aujourd'hui à un tournant historique. Le courant d'immigration de l'Italie s'est tari et peu à peu, l'espace mental et social sur lequel les immigrants italiens ont construit leur milieu s'en trouvera forcément réduit. L'absence de sang neuf ne permet pas d'apporter un regain de vie aux valeurs traditionnelles et culturelles qu'ils ont emportées avec eux dans la ville canadienne.

Le renversement démographique qui a mené à la prédominance croissante des Italiens de la seconde et de la troisième génération évoque bien plus que les images traditionnelles d'un conflit de générations. Il soulève plutôt la question de savoir si une vieille image de l'*italianità* et une identité basée sur l'expérience migratoire seront transmises à d'autres générations, ou si cette expérience en façonnera une autre qui non seulement reflétera un éventail de besoins plus étendus, mais sera aussi capable d'imposer à la métropole canadienne ce que l'historien Robert Harney a appelé "un véritable esprit cosmopolite".

Les enjeux sont énormes pour les deux groupes d'Italo-canadiens. Pour le premier groupe, en grande partie d'origine paysanne, l'Italie — principale source de leur identité — a pris des dimensions mythiques. L'immigration, ainsi que la longue lutte pour atteindre un mieux-être économique, les a éloignés des

profondes transformations sociales et culturelles survenues dans ce pays. L'Italie du divorce et de l'avortement légalisé, des grèves générales et de la guérilla urbaine, leur est inconnue. Parmi eux, il s'en trouve plusieurs pour qui l'Italie est celle des années cinquante, une Italie qui n'existe plus. Bon nombre de ceux qui sont retournés visiter leur lieu de naissance sont revenus troublés par la disparition de l'ancienne vie villageoise, et désorientés par le haut niveau de vie dont jouissent à présent leurs parents. Ils se retrouvent suspendus entre un passé qui tranquillement se désintègre et un présent qui n'offre que peu de moyens culturels pour redéfinir leur identité, si ce n'est indirectement, à travers leurs enfants canadiens. Les quelques jeunes Italo-canadiens qui ont refusé l'héritage parental et tenté de se distancier d'un univers souvent perçu comme un piège, trouvent leur cheminement tortueux et douloureux. Dans le documentaire "Caffè Italia, Montréal", Marta, fille d'immigrants, qui détient un diplôme universitaire et prétend avoir emprunté la voie menant à l'émancipation culturelle, déclare ceci: "Lorsque je vais dans la Petite Italie, pour moi c'est comme entrer dans un musée; pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'y aller régulièrement. C'est comme si j'avais besoin de respirer cet air-là — les épiceries italiennes, les cafés, les journaux italiens...." Et Tony, l'un des protagonistes, ajoute: "Quand je suis avec mes parents, je déteste tout ce qui est italien; quand je suis loin, je suis prêt à défendre tout ce qui est italien; mais qu'est-ce que je suis? A Toronto, où je vis et travaille, ils disent que je suis "ethnique" [rires]; quand je vais voir mes parents à Montréal, ma mère me dit que je ne suis pas Italien — les choses que je fais et la vie que je mène, d'après elle, ne sont pas italiennes... Alors, qu'est-ce que je suis?"

On trouve les signes les plus visibles d'un processus de redéfinition de l'identité italo-canadienne post-migratoire dans la production culturelle croissante des enfants d'immigrants. Qu'il s'agisse de poésie, de littérature, de cinéma, de théâtre ou d'autres genres artistiques, leurs créations décrivent souvent l'angoisse qu'ils ressentent, pris entre deux univers qu'eux seuls peuvent relier. Dans leur lutte pour franchir les murs de la marginalité et de l'altérité entre lesquels la bureaucratie culturelle les a confinés, leurs paroles, leurs images, leurs symboles s'adressent de moins en moins à leurs parents et de plus en plus à la cité canadienne. Les questions qu'ils posent, les problèmes qu'ils soulèvent sont d'une importance primordiale, tant pour eux que pour le Canada. Peut-être ces questions cachent-elles le dernier soubresaut d'une ethnicité qui cède en douce aux forces de l'assimilation. Mais si l'on en tient compte, elles pourraient aussi nous sensibiliser à l'histoire d'une communauté dont la présence nous a tous transformés.

IV — VERS UNE PERSPECTIVE COMPARÉE

Dans le paysage pluriculturel qui s'est développé au Canada au cours du 20^e siècle, l'expérience italienne offre des éléments de comparaison intéressants avec celle d'autres groupes ethnoculturels. L'exercice se révèle particulièrement fructueux avec la communauté juive ashkénaze puisque certains éléments

fondamentaux de son expérience d'immigration et d'implantation offrent une ressemblance frappante avec celle des Italiens. Non seulement la première grande vague d'immigration juive a-t-elle coïncidé avec celle des Italiens, mais dans les deux cas, les nouveaux arrivants — tout particulièrement dans les grands centres urbains — ont bénéficié des infrastructures communautaires initiales créées par des résidents juifs et italiens plus anciens qui jouèrent à des degrés divers le rôle d'intermédiaires entre les immigrants et la société d'accueil. La similarité des expériences urbaines des deux groupes est également frappante. Tous deux ont principalement choisi comme nouvel environnement social la grande ville, et dans les deux cas, leur processus d'acculturation s'est trouvé lié à l'univers cosmopolite en évolution des villes canadiennes. En outre, et plus que dans l'industrie lourde ou l'agriculture, c'est au sein de l'économie urbaine diversifiée que la plupart des immigrants juifs et italiens ont déployé leurs stratégies pour améliorer leurs conditions économiques. En dépit de différences importantes entre les deux groupes, le petit commerce a constitué pour un grand nombre d'immigrants juifs et italiens la principale avenue de la mobilité économique en leur permettant à la fois d'échapper aux contraintes du système salarial et d'atteindre à une certaine indépendance économique.

Bien que ces deux groupes aient emprunté deux voies parallèles vers l'acculturation, les divergences significatives que l'on peut quand même observer entre eux proviennent de différences sociales, culturelles et politiques. D'un point de vue professionnel, par exemple, le contraste est révélateur entre les forts contingents d'immigrants juifs qui furent artisans ou commerçants en Europe et l'origine principalement paysanne des immigrants italiens. Au reste, et plus que tout autre groupe ethnoculturel, les juifs, en raison de leurs expériences migratoires antérieures à travers l'Europe, forment un groupe plurilingue. Les compétences artisanales et linguistiques, aussi bien que le savoir-faire commercial, constituent donc des ressources-clés que les immigrants juifs, bien plus que les immigrants italiens, sont à même de mettre à contribution au cours de leur intégration relativement rapide dans le contexte économique du Canada urbain. Parallèlement, l'environnement très politisé que quittèrent les juifs, et le fait que plusieurs d'entre eux — surtout ceux originaires de la Russie tsariste — furent tout bonnement les persécutions politiques, mènent à une conscience politique beaucoup plus nette que celle que l'on pourrait trouver parmi les immigrants italiens. Tandis qu'immigrants juifs et italiens ont largement recours à des formes d'associations basées sur l'entraide, c'est parmi les juifs que le militantisme syndical et l'engagement politique deviennent les plus marquants, catapultant souvent des individus juifs dans des postes de leadership dans nombre de mouvements sociaux et de causes civiques. Ces derniers traits contribueront à produire au sein de la communauté juive un scénario politique et idéologique plus diversifié que dans la communauté italienne. Ce n'est qu'après la forte immigration italienne de l'après-guerre, et dans le contexte industriel et urbain en évolution des années 1960 et 1970, que les immigrants italiens feront montre d'un niveau comparable de militantisme syndical et de

participation à des causes politiques et sociales.

On doit aussi attribuer aux expériences antérieures de persécution et de préjugés raciaux communes à la plupart des juifs les patterns d'acculturation qui s'écartent considérablement de ceux que connaissent les Italiens. Tandis que les deux groupes font face à diverses formes de discrimination dans leur nouvelle vie canadienne, dans le cas des juifs, cette barrière, ayant des antécédents très anciens dans la culture occidentale, prend un caractère beaucoup plus étendu et émotif. Si pour beaucoup d'immigrants italiens, le sentiment de *l'italianità* modelant leur identité ethnique évolue à travers le processus relativement long d'implantation et d'intégration civique, les immigrants juifs apportent avec eux une identité déjà modelée par l'antisémitisme international, laquelle se trouve immédiatement appliquée à leur vie communautaire et à leurs relations avec les institutions canadiennes. Dans ce contexte, la religion et l'éducation jouent un rôle crucial dans le maintien d'une identité juive; sur ce plan, on découvre encore d'importants contrastes avec l'expérience italienne. En dépit de l'importance fondamentale de la paroisse nationale dans la vie communautaire des immigrants italiens et de leur identification avec l'Église catholique romaine, la religion répond d'abord à un besoin social plutôt que spirituel. Si profonde que soit la dévotion religieuse parmi les immigrants italiens, leur catholicisme — surtout en ce qui concerne les anciens paysans du Sud — est altéré par des croyances superstitieuses; leur foi a tendance à être reléguée dans le domaine de la vie cérémonielle, n'agissant que rarement comme un ensemble de principes autour desquels s'organisent la vie quotidienne et les pratiques communautaires. En conséquence, la religion ne joue pas le rôle éducateur qui est le sien dans la culture juive immigrante, où étude et connaissance sont traditionnellement des valeurs essentielles. Avec le temps, ces valeurs se traduisent en ressources considérables — les enfants d'immigrants juifs disposent d'un éventail beaucoup plus étendu de perspectives professionnelles — et constituent l'un des principaux facteurs qui expliquent l'extraordinaire mobilité sociale des juifs au Canada, aussi bien que leur présence marquante dans le contexte culturel et artistique canadien.

Déjà très visibles avant la Deuxième Guerre mondiale, ces contrastes entre les deux groupes ethnoculturels deviennent encore plus manifestes dans l'après-guerre. Car alors que les processus d'acculturation des juifs canadiens ne sont que peu affectés par les contingents relativement peu nombreux de nouveaux arrivants, l'afflux d'immigrants italiens (encore en grande partie d'origine paysanne) dans les années 50 et 60 recrée un environnement social dans lequel l'intégration économique et la survie culturelle deviennent les principales préoccupations des communautés nouvellement formées. Bien sûr, les nouveaux venus italiens bénéficient du réseau institutionnel ethnique déjà existant et d'un univers économique et culturel plus diversifié que celui de leurs prédécesseurs; toutefois, pour la majorité d'entre eux, devenir partie intégrante de la "mosaïque canadienne" est un défi auquel ils doivent faire face en commençant au bas de l'échelle professionnelle, et en n'ayant que peu de ressources culturelles (langue,

éducation) à leur disposition. Leur histoire dans le contexte urbain canadien de l'après-guerre ressemble moins à celle d'un groupe ethnoculturel bien implanté, comme les juifs, qu'à celle de nouvelles communautés d'immigrants du sud de l'Europe, tels les Portugais et les Grecs. Ils se trouvent aujourd'hui en butte aux mêmes pressions assimilatrices que ces groupes alors qu'ils continuent de se définir une place dans la société canadienne.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

L'histoire de l'immigration italienne au Canada est un domaine qui n'a que récemment intéressé les chercheurs et les historiens professionnels. Depuis sa publication, le livre d'Antonio Spada, *The Italians in Canada* (Ottawa, 1969), demeure la seule synthèse historique et constitue une source de renseignements de base sur les débuts des communautés italiennes les plus importantes au pays, même si l'auteur met surtout l'accent sur le leadership communautaire et le développement des associations.

Les études plus récentes qui ont commencé à paraître au milieu des années 70 couvrent un large éventail de thèmes. Dans *Les Premiers Italiens de Montréal: les origines de la Petite Italie du Québec* (Montréal, 1984), Bruno Ramirez retrace l'apparition de la première colonie italienne d'importance au Canada, et tente de la replacer dans le contexte de la société agricole du Sud de l'Italie d'une part, et dans celui de l'univers urbain de Montréal, en évolution rapide. Le livre contient également huit récits de vie qui jettent un peu plus de lumière sur les origines paysannes des immigrants et sur leur expérience quotidienne dans la métropole québécoise. *Toronto's Italians*, de John Zucchi (Montréal et Kingston, 1988), constitue la première étude systématique des débuts de l'établissement des Italiens de Toronto. L'auteur y analyse adroitement certains des aspects les plus importants du processus d'implantation (patterns résidentiels, activités professionnelles, réseaux d'associations) en mettant l'accent sur la consolidation d'un sentiment ethnique au sein de cette communauté. Les Italiens de Toronto ont également été le sujet de plusieurs essais originaux de Robert Harney: "Chiaroscuro: Italians in Toronto, 1885-1915", *Italian Americana*, 1 (printemps 1975); "Toronto's Little Italy, 1885-1945", in Robert F. Harney et Vincenza Scarpaci, dir., *Little Italies in North America* (Toronto, 1981); et "Toronto: Canada's New Cosmopolite" (Occasional Paper 81-10, Multicultural History Society of Ontario, 1981). En outre, le bulletin du MHSO, *Polyphony*, publie fréquemment des articles et des informations archivistiques sur les Italiens de l'Ontario; on consultera en particulier un numéro spécial du bulletin, "Italians in Ontario", vol. 7, #2 (automne/hiver 1985). D'autres études historiques portant sur des lieux spécifiques du Canada incluent: Antonio Pucci, "Thunder Bay's Italian Community, 1880s-1940s", in John Potestio et Antonio Pucci, dir., *The Italian Immigrant Experience* (Thunder Bay, 1988); et Gabrielle P. Scardellato, "Italian Immigrant Workers in Powell River, B.C.: A Case Study of Settlement Before World War II", *Labour/Le Travail*, 16 (automne 1985).

Robert F. Harney examine la question des migrations temporaires, le phénomène du séjour migratoire et l'importance du *padronismo* dans "The Padrone and the Immigrant", *Canadian Review of American Studies*, 5 (automne 1974); "The Commerce of Migration", *Canadian Ethnic Studies*, IX (1977); "Men Without Women: Italian Migrants to Canada, 1885-1930", in Betty Boyd Caroli, Robert F. Harney et Lydio F. Tomasi, dir., *The Italian Immigrant Women in North America* (Toronto, 1978); "Montreal's King of

Italian Labour: A Case Study of Padronism”, *Labour/Le Travail*, 4 (1979). Voir aussi Bruno Ramirez et Michael Del Balzo, “The Italians of Montreal: From Sojourning to Settlement, 1900-1921”, in Harney et Scarpaci, *Little Italies in North America*; et John Potestio, dir., *The Memoirs of Giovanni Veltri* (Toronto, 1987). Certains aspects socio-culturels de l'économie informelle des immigrants italiens ont été étudiés dans Robert F. Harney, “Boarding and Belonging: Thoughts on Sojourner Institutions”, *Urban History Review*, 2 (1978); et Bruno Ramirez, “Montreal’s Italians and the Socioeconomy of Settlement, 1900-1930”, *Urban History Review*, X (juin 1981).

L'expérience de travail des immigrants italiens est le principal thème abordé par Antonio Pucci dans “Canadian Industrialization Versus the Italian Contadini in a Decade of Brutality, 1902-1912”, in Harney et Scarpaci, *Little Italies in North America*; voir aussi Bruno Ramirez, “Brief Encounters: Italian Labourers and the CPR, 1900-1930”, *Labour/Le Travail*, 17 (printemps 1986), et du même auteur, *On the Move: Agriculture, Industry and Migrants in the North Atlantic Economy* (Toronto, à paraître); dans ce dernier ouvrage, on compare l'expérience des travailleurs italiens à celle des Canadiens français qui émigrent en Nouvelle-Angleterre. Voir aussi Franc Sturino, “Italian Immigration to Canada and the Farm Labour System Through the 1920s”, *Studi Emigrazione/Etudes migrations*, 77 (mars 1985); et Franca Iacovetta, “From Contadina to Worker: Southern Italian Working Women in Toronto, 1947-1962”, in Jean Burnett, dir., *Looking into my Sister's Eyes* (Toronto, 1986). On trouvera également des informations très pertinentes dans l'ouvrage de Donald Avery, *Dangerous Foreigners: European Immigrant Workers and Labour Radicalism in Canada, 1896-1932* (Toronto, 1979).

Le phénomène des chaînes migratoires et son impact sur les patterns professionnels, résidentiels et matrimoniaux sont analysés dans deux articles de John Zucchi, “The Italian Immigrants of the St.Johns's Ward, 1875-1915: Patterns of Settlement and Neighbourhood Formation” (Toronto, MHSO, Occasional Papes, 1981), et “Occupations, Enterprise and Migration Chain: The Fruit Traders from Termini Imerese in Toronto, 1900-1930”, *Studi Emigrazione/Etudes Migrations*, 77 (mars 1985); voir aussi Franc Sturino, “A Case Study of a South Italian Family in Toronto, 1935-1960”, *Urban History Review*, 2 (1978); et Sylvie Taschereau *Pays et patries: mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal, 1906-1930* (Montréal, 1987). La place des femmes dans les communautés italiennes et le rôle de la famille dans les réseaux de parenté est le principal thème abordé dans Bruno Ramirez, “L'immigration italienne: rapports familiaux chez les Italiens du Québec”, *Critère*, 33 (printemps 1982); Franc Sturino, “Family and Kin Cohesion Among South Italian Immigrants in Toronto”, in Caroli *et al.*, *The Italian Immigrant Woman*; et Franca Iacovetta, “From Contadina to Worker”, in Burnett, *Looking into my Sister's Eyes*.

La question des relations diplomatiques et culturelles entre l'Italie et le Canada et de leur impact sur le développement d'une identité italo-canadienne

est traitée dans Roberto Perin, "Conflits d'identité et d'allégeance: la propagande du consulat italien dans les années 1930", *Questions de Culture*, 2 (1982); cette question constitue également l'un des thèmes principaux abordés dans Roberto Perin et Franc Sturino, dir., "*Arrangiarsi*": *The Italian Immigrant experience in Canada* (Montréal, 1988), et dans le film documentaire *Caffè Italia, Montréal*, dirigé par Paul Tana, d'après un scénario de Bruno Ramirez et Paul Tana (Productions ACPAV, Montréal, 1985). La relation complexe entre allégeance ethnique et loyauté politique, ainsi que l'internement et la surveillance des Italiens qui en résultèrent au cours de la Deuxième Guerre mondiale sont examinés dans Bruno Ramirez, "Ethnicity on Trial: The Italians of Montreal and the Second World War", in Norman Hillmer et Lubomyr Y. Luciuk, dir., *On Guard for Thee: Canada and Its Ethnic Minorities During the Second World War* (Ottawa, 1988).

La recherche historique systématique portant sur l'expérience des Italo-canadiens de l'après-guerre est à peine amorcée. Cependant, depuis la parution de l'étude originale de l'anthropologue Jeremy Boissevain, *The Italians of Montreal: Social Adjustment in a Plural Society* (Ottawa, 1970), les universitaires oeuvrant dans diverses disciplines des sciences humaines et sociales produisent sur le sujet une littérature de plus en plus abondante. Les lecteurs que cela intéresse consulteront l'ouvrage de Franc Sturino, *Italian-Canadian Studies: A Select Bibliography* (Toronto, 1988).



La société historique du Canada